

Notes de lecture

Charbonneau, Hubert, Bertrand Desjardins, André Guillemette, Yves Landry, Jacques Légaré et François Nault, avec la collaboration de Réal Bates et Mario Boleda. — *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*. Paris, Institut national d'études démographiques et Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Travaux et documents de l'I.N.E.D., n^o 118, 1987, 232 p.

Jacques Henripin

Volume 17, numéro 2, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600650ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600650ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (imprimé)

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Henripin, J. (1988). Compte rendu de [Charbonneau, Hubert, Bertrand Desjardins, André Guillemette, Yves Landry, Jacques Légaré et François Nault, avec la collaboration de Réal Bates et Mario Boleda. — *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVII^e siècle*. Paris, Institut national d'études démographiques et Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Travaux et documents de l'I.N.E.D., n^o 118, 1987, 232 p.] *Cahiers québécois de démographie*, 17(2), 330–333. <https://doi.org/10.7202/600650ar>

CHARBONNEAU, Hubert, Bertrand DESJARDINS, André GUILLEMETTE, Yves LANDRY, Jacques LÉGARÉ et François NAULT, avec la collaboration de Réal BATES et Mario BOLEDA. - *Naissance d'une population. Les Français établis au Canada au XVIIe siècle.* Paris, Institut national d'études démographiques et Montréal, Presses de l'Université de Montréal, Travaux et documents de l'I.N.E.D., no 118, 1987, 232 pages.

Après une vingtaine d'années de travail en vue de constituer un fichier de toutes les familles de la vallée du Saint-Laurent, depuis la fondation de Québec, l'équipe tenace qui construit ce véritable monument commence à en tirer parti d'une façon substantielle : puisant dans le trésor accumulé jusqu'en 1730, huit auteurs et collaborateurs nous présentent l'histoire démographique des familles pionnières. Parmi les quelque quinze mille immigrants venus de France au dix-septième siècle, environ 5 000 ont fait souche au Canada (page 18). Les auteurs ont fixé à 1680 la date après laquelle ces fondateurs ne sont plus considérés comme des pionniers. Précisons : un pionnier doit s'être «établi en famille» avant cette date.

Ces pionniers ont eu une histoire peu ordinaire : entre 1608 et 1680, 3 380 immigrants, presque tous français, s'établissent en famille sur les rives du Saint-Laurent (page 18). Ils sont à l'origine des deux tiers du patrimoine génétique des Québécois francophones d'aujourd'hui (pages 123-124); on peut donc leur attribuer au moins l'équivalent d'une descendance de trois millions et demi de personnes. Quel rendement : en trois

siècles, du mille pour un ! Davantage si l'on compte ceux qui ont essaimé dans le reste de l'Amérique du Nord. Et si l'on ne tient compte que des pionnières, au nombre de 1 425, le rendement est triplé !

À part le chapitre VI, sur la descendance et la contribution génétique de ces pionniers, l'essentiel de l'ouvrage nous livre des analyses assez habituelles des principales caractéristiques démographiques et des phénomènes fondamentaux qui rendent compte de la genèse de la population laurentienne. Mais pour attendues qu'elles soient, ces analyses sont remarquables : des modèles de textes démométriques. Ils sont bien construits, clairs, prudents, rigoureux; ils sont même écrits avec élégance, ce qui est presque une gageure. Il n'était pas facile de rendre agréable la lecture de ces 160 pages de tableaux et de commentaires liés à des résultats numériques.

Le premier chapitre présente, dans son contexte, l'immigration parcimonieuse des Français en Amérique du Nord. Quinze mille immigrants au dix-septième siècle (160 par an), cela représente une émigration annuelle de huit Français par million. Les deux tiers de ces immigrants n'ont pas fait souche. Les îles britanniques, beaucoup moins peuplées que la France, avaient vu partir, elles, entre 1630 et 1700, 380 000 personnes (5 400 par an) : «quelques bateaux de plus, ... chaque année», comme l'a écrit Sauv. v.

C'est au chapitre III que ces pionniers nous sont présentés : âge, sexe, état matrimonial, période d'arrivée, région de provenance (deux cartes géographiques précisent cela), liens de parenté (fréquents) entre eux, patronymes.

Le chapitre II traite de la qualité des données utilisées. On voit ici un bel exemple de données fort lacunaires... et des réparations possibles grâce au jumelage des documents concernant la même personne ou la même famille. Sur les 9 200 événements démographiques qui ont affecté ces pionniers, on ne dispose que de la moitié des actes qui y correspondent. L'ingéniosité des auteurs - et celle de leur grand inspirateur Louis Henry - a fait le reste.

Cela a permis de faire une analyse relativement poussée de la nuptialité (chap. IV), de la fécondité (chap. V), de la mortalité (chap. VII) et de l'«itinéraire individuel et familial» des pionniers (chap. VIII). Certains aspects de la nuptialité étonnent : déséquilibre numérique des variables de chaque sexe (pages 58-63); mouvement saisonnier; contrats de

mariage signés par des pionnières «avec un homme qu'elles n'épouseront jamais» (page 68); remariages (pages 73-82). La fécondité légitime des pionnières a pu être comparée à celle des femmes nées au Canada, puis à celle du nord-ouest de la France : la fécondité des pionnières se place entre les deux autres, la plus forte étant celle des Canadiennes de naissance. Mais du point de vue de la mortalité, ce sont les pionniers qui sont champions, du moins jusqu'à l'âge de 60 ans : ils sont bénéficiaires d'une sévère sélection, en même temps que de conditions probablement plus favorables dans la nouvelle que dans l'ancienne France.

Insistons davantage sur les trouvailles du chapitre le plus original, celui qui porte sur les aperçus de caractère généalogique (chap. VI). C'est peut-être le mérite le plus important de ce fichier démographique que de permettre l'analyse des générations successives, ce qui est très exigeant quant à la durée sur laquelle les observations doivent porter. Dans le cas présent, tous les pionniers n'avaient pas encore vu naître tous leurs petits-enfants en 1730. Par contre, certaines lignées en étaient à la cinquième génération, même au début de la sixième.

Quelques performances sont étonnantes. Guillemette Hébert, par exemple, fille du premier colon, a assisté, avant son décès survenu en 1684, à la naissance d'au moins 143 descendants (page 108). En 1730, la descendance cumulée du couple Guyon-Robin, formé en 1615, est établie à 2 150 ! Ce sont les champions. Seize hommes et treize femmes ont eu cent petits-enfants ou plus. En revanche, dix pour cent des couples sont restés sans descendance. En moyenne, les pionniers ont eu 6,3 enfants, dont près de quatre se sont mariés.

Sur un plan plus général, rappelons que ces 1 955 hommes et 1 425 femmes sont à la source de deux tiers des gènes des Québécois francophones d'aujourd'hui. La concentration va plus loin : 575 d'entre eux sont à l'origine d'un tiers des gènes. Ajoutons un contraste : du point de vue du patrimoine génétique, les 50 pionniers les plus prolifiques ont la même importance (en 1730) que 1 520 autres (page 120).

Il y aurait sans doute des nuances à ajouter aux résultats fragmentaires qui viennent d'être rapportés. On les trouvera dans l'ouvrage. Signalons enfin qu'un appendice de 56 pages contient le nom, le prénom et la descendance en 1730, de chacune et chacun des pionniers, de même que leur rang au point de vue du nombre des descendants.

Tout cela ne concerne que les pionniers de la vallée du St-Laurent, donc à l'exclusion de ceux qui se sont installés en Acadie. Les auteurs ne font guère allusion à ces derniers, et l'on peut se demander dans quelle mesure ils ont pu, eux aussi, être à la source du stock génétique des Québécois francophones et des quelque 1,6 million de Canadiens d'origine française qui vivent hors du Québec en ce moment, et qui constituent le quart des Canadiens français (d'origine). Quatre cent mille d'entre eux vivent dans les Maritimes. Nos amis acadiens pardonneront sans doute cet oubli, mille fois compensé par la fascination de l'histoire qui est ici racontée.

Jacques HENRIPIN